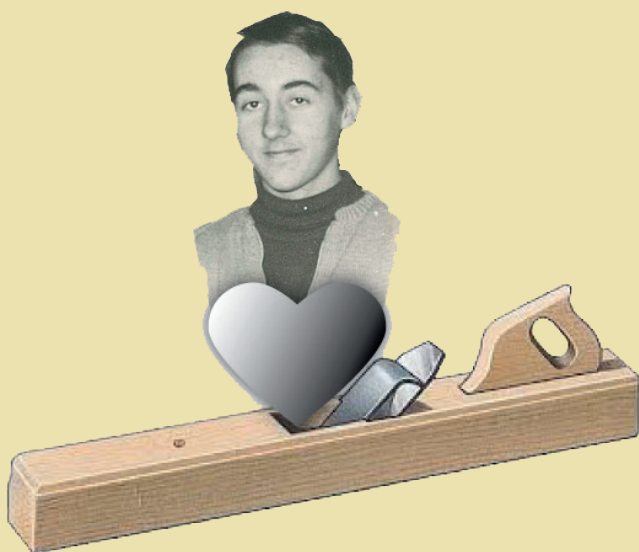


Patrick Voisin

Basile le menuisier



Introduction et Remerciements

À toutes celles et ceux qui ont permis à ce brave menuisier qui ne ressemble à rien, parfois trop bon avec un C comme lui faisaient si souvent remarquer certains de ses amis fidèles, (Ils se reconnaîtront) de mener cette longue et tumultueuse carrière passée avec courage et dignité.

Certains d'entre eux ont disparu, manquent à tous mais restent dans les pensées de chacun d'entre nous.

À ceux qui l'ont aidé matériellement ou en lui fournissant du travail et à celles ou ceux qui mentalement l'ont épaulé pendant les moments difficiles.

Aucun regret de cette carrière mouvementée, malgré toutes ces années de travail accompli sans arrêt (47 ans) du mieux possible.

Que de beaux ouvrages réalisés, que de bons

contacts avec différentes générations et classes sociales. Que d'évolution de la vie entre les personnages d'il y a quarante ans et ceux d'aujourd'hui !

Certains ouvrages ont disparu (démolitions, restaurations d'immeubles) d'autres resteront dans les âges et c'est la satisfaction de tous : créateurs, fabricants, de laisser une empreinte de son savoir et de son passage sans pour cela y laisser une identité.

Les mauvais moments comme les bons restent derrière nous mais on ne souhaite qu'à se rappeler des bons !

Ces pages, entremêlées d'anecdotes, quelquefois pêle-mêle, vous feront peut-être apprécier la vie forcenée d'un artiste, artisan-créateur, amoureux de son métier.

La vie trop courte ne permet pas toujours d'aller au plus profond de l'art. Quelques-uns y parviennent peut-être.

Les travailleurs manuels ont la chance, si leur métier le leur permet, de transformer la matière première et, pour ceux qui veulent agir et réfléchir, de se faire une joie d'accomplir un travail qui, sans être exceptionnel, peut toutefois marquer leur habileté ou tout simplement leur passage et leur fierté de réalisation.

Tous ces créateurs ne sont pas forcément dignes d'éloges et encore moins d'être ensevelis au Panthéon, toutefois la fabrication née de la main de l'homme reste l'harmonie entre la matière et la dextérité.

Résultat d'un savoir, d'une volonté, d'une réflexion que rien ne peut égaler. Seul le résultat compte.

Certains de ces artisans aiment participer à la construction des plus beaux édifices.

D'autres se contentent d'exécuter les petits travaux quotidiens sans se poser de question.

Il faut les deux : des dirigeants et artistes et des exécutants ! Sans l'un et l'autre rien ne peut fonctionner.

La route est longue durant cette période de travail, mais tellement courte quand, au crépuscule de sa vie, on réfléchit à tout ce qui est passé à côté, à tout ce qui aurait pu être fait soit pour le plaisir, soit pour laisser encore plus de traces.

Malheureusement tous ne peuvent s'appeler SOUBISE ou Maître JACQUES.

En attendant, l'amour du métier reste la priorité, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui.

CETTE ANNÉE-LA !

Chapitre 1 **L'apprentissage**

Cette année-là... c'était ???... C'était en 1967.

À peine 14 ans. Basile, haut comme trois pommes, tout juste assez grand devant l'établi pour frapper sur le ciseau à bois qu'on lui avait mis entre les mains.

Basile, mais que faisait-il là ? Lui qui aurait voulu devenir cuisinier ! Mais trop petit, du haut de son 1,35 m, il aurait eu du mal à atteindre les grosses marmites et à les soulever en dehors du « piano » ces grosses plaques métalliques où les cuisiniers font bouillir la « tambouille » et font de fameux repas.

Il faut dire aussi que Basile n'ayant pas bien travaillé durant sa primaire, il fallut bien lui trouver un métier.

L'école, il n'aimait pas ça ! Combien de fois fut-il emmené de force sous l'aisselle de son aîné afin de suivre une scolarité décente.

Il était le plus jeune d'une famille de treize enfants, plutôt élevé par sa sœur aînée qu'il appelait affectueusement « maman Nicole ».

Une enfance heureuse, dont il ne garde pas, cependant, un souvenir intarissable. La guerre n'était pas si loin et avec tout ce monde à la maison et un seul salaire, la vie était parfois difficile. Il se demande aujourd'hui comment sa maman arrivait à nourrir toute la maisonnée !

Pour en rajouter, le grand-père paternel, souvent méchant, vivait aussi à la maison. Ce pervers, gentil devant son monde, ne manquait pas une occasion, le dos tourné, de frapper à coups de canne la cage des tourterelles apeurées ou le chien si paisible dans cette petite courette.

Quand il s'asseyait à table, le patriarche déployait son couteau pour le début du repas. Quand il le fermait, tout le monde devait avoir fini de manger.

Ce vieux grigou avait pour habitude d'avoir dans le fond de ses poches des bonbons qui lui étaient régulièrement chipés. Ne cherchant pas à savoir qui commettait le larcin, c'est Basile qui recevait les torgnoles.

Mais aussi une crème de grand-mère maternelle native de Vendée qui, tous les soirs, venait border les plus petits et raconter des histoires pour endormir ces joyeux garnements.

C'étaient toujours les mêmes, ces histoires, mais

elle avait une telle façon de les modifier et de les rendre un peu différentes chaque jour que tous en redemandaient.

La maison était petite, il y avait la chambre des filles et celle des garçons, les enfants devaient dormir « tête-bêche » sinon il n'y aurait pas eu de place pour tous.

Le seul chauffage était un poêle à mazout dans la salle à manger et qui empestait toute la maison.

La table, bien agencée, le père en bout de table, son père où la grand-mère à ses côtés, la mère toujours debout pour servir et tous les enfants par différences d'âges dispersés autour de cette immense table dans ce petit réduit de seulement neuf mètres carrés !!

Une fois installés plus question de bouger ni même de parler. Seul le père donnait de la voix !

Celui ou celle qui n'appliquait pas les règles ne manquait pas de recevoir un coup de scion que le père avait coutume d'avoir à portée de main.

Les lanières des martinets étant effeuillées régulièrement (pas naturellement bien sûr !) il leur préféra les scions de bambou.

Pourtant les repas permettaient d'être ensemble et malgré tout, les rires étouffés ne manquaient pas !

Jusqu'aux chewing-gums planqués sous la table avant le repas. Le patriarche détestait ça !

L'hiver, les gosses s'amusaient à faire des dessins avec leur souffle chaud sur le givre des fenêtres.

Pas de salle de bain non plus. La toilette se faisait dans l'évier de la minuscule cuisine, à tour de rôle. En fin de semaine ou le dimanche, on utilisait le baquet en zinc qui, rempli d'eau chaude, servait à la toilette de tous car l'eau n'était pas changée pour chacun, l'économie étant de rigueur !

À l'adolescence quelques-uns se lavaient aux douches municipales.

À la maison, pas de réfrigérateur, pas de machine à laver, pas de téléviseur, pas de téléphone.

Ces appareils apparurent dans les années soixante-cinq, souvent à crédit comme aujourd'hui, ouvrant ainsi la porte à la consommation.

À cette époque, les vendeurs, rusés, apportaient ce nouveau matériel « à tirelire ». Évidemment, il était de rigueur de l'utiliser avec parcimonie.

La pratique d'un métier apprend progressivement à ne pas confondre activité et agitation.

Provençal l'Ami des Arts Compagnon menuisier 1981

Les relevés de compteurs se faisaient en fin de mois.

Le beurre refroidissait sur le bord de la fenêtre ou à la cave, le linge trempait dans des bacs, était brassé et lavé au savon de Marseille.

Le poste à lampe, toujours déréglé, fut remplacé par la télévision.

L'utilisation de cette nouvelle venue, en noir et blanc, était cependant très limitée. La tirelire

minimisait les écoutes et le père, autorisant un ou deux feuilletons (Rintintin ou Thierry la Fronde), gardait le reste pour ses informations.

Les fins de journées, après l'école, les enfants restaient dans la cour. Pas question d'aller dans la rue. Pourtant, à cette époque, ce n'est pas le trafic automobile qui aurait pu les inquiéter. Le quartier était plutôt tranquille, mais c'était le principe du maître de maison.

Un jeu consistait à reconnaître, à leur bruit, les voitures de passage dans la rue. Après le passage du véhicule, tout était comptabilisé et celui qui avait reconnu le plus de voitures était tout simplement le vainqueur de l'après-midi.

Il y avait aussi les journées sans classe où tous fabriquaient des sarbacanes avec un bout de tuyau et, de la cour, envoyaient des fléchettes de papier bien enroulées en forme de cônes, bien ajustées au diamètre du tuyau en fer ou en plastique (peu fréquent à l'époque).

Et c'est de la cour que ces chenapans envoyaient ces petites fléchettes, quelquefois avec un petit mot interne, dans les fenêtres des voisins et voisines d'en face (surtout chez les voisines) pour leur dire qu'elles étaient belles, mais ces marmots là les laissaient bien indifférentes !

Il y avait également les soirées jardin à quelques kilomètres de la maison.

Tout le monde partait, les uns à pieds, les plus

petits dans la remorque attelée au vélo du père, pour le désherbage ou la cueillette des légumes ensemencés avec minutie par le père. Les petits malins qui chipaient des fraises ou des cerises se faisaient « enguirlander » quant au désherbage, malheur à celui qui arrachait une jeune pousse d'endive ou un autre légume croyant à de la mauvaise herbe.

Pourtant, tous rentraient fourbus, rieurs, prêts à manger la soupe au pain, le repas du soir de l'époque, et allaient ensuite se coucher pour rêver des récits de contes de la merveilleuse grand-mère !

Un autre jeu consistait à confectionner une épée en bois ou un autre objet afin de partager un bon moment avec les frères et sœurs restant à la maison ou le copain qui avait eu la chance d'être accepté un après midi. Pour cela, par ruse, en montant sur le toit de l'atelier du père et en soulevant quelques tuiles, Basile ou un de ses frères arrivait à pénétrer dans l'antre paternel.

Et là, bonheur ! Miracle ! Marteaux, pinces, cisailles, clous, vis, clés à molette... Tous ces outils, indispensables à la confection des « armures », faisaient les plus glorieux des têtes à claques ! Avec minutie, les tuiles étaient remises en place mais les épées de chevalier et les boîtes de toutes sortes avaient évolué tout l'après-midi...

Attention !! Il ne fallait pas oublier de planquer tous ces chefs d'œuvres avant l'arrivée du paternel.

A-t-il compris comment et pourquoi ses outils

changeaient de place lui qui avait tant d'ordre dans son matériel ? Les enfants en riaient sous cape !

Le père trouvait toujours « des combines » pour emmener toute sa famille en vacances, soit à la mer soit à la campagne. Il la laissait sur place durant toutes les vacances scolaires (alors que lui repartait au boulot) et revenait la chercher avant la rentrée des classes.

Quant à l'école, Basile n'aimait pas du tout le système qui permettait, à l'époque, aux instituteurs et directeurs d'établissements quelques violences.

Celles-ci étaient-elles toujours justifiées ? Non, selon lui ! Mais les enseignants avaient le pouvoir absolu sur les élèves.

Basile se souvient d'un directeur qui, à la fin de chaque mois, faisait aligner les élèves de chaque classe devant le tableau vert ou noir selon l'établissement, afin de leur remettre leur fameux « bulletin vert » le bulletin de notes !

Certains de ces bulletins avaient la particularité de rendre euphoriques les enseignants qui pensaient certainement que c'était grâce à eux que ces élèves avaient de bonnes notes.

Basile ne faisait pas partie de ces « chouchous » et à chaque fin de mois, quand il passait au tableau, c'était pour recevoir une « baffe » du directeur. Et le tableau, juste en face, en renvoyait une, à se demander ci celui-ci n'était pas de connivence avec le « dirlo » pour en remettre une couche.